

Dans le deuxième acte, la nourrice expose l'état physique et mental de Phèdre en proie au furor, avant que Phèdre n'apparaisse sur le mur de scène, à l'étage.

- | | |
|--|---|
| <p>360 Nutrix
Spes nulla tantum posse leniri malum,
finisque flammis nullus insanis erit.
Torretur aestu tacito et inclusus quoque,
quamvis tegatur, proditur vultu furor ;
erumpit oculis ignis et lassae genae
365 lucem recusant ; nil idem dubiae placet,
artusque varie jactat incertus dolor.
Nunc ut soluto labitur moriens gradu
et vix labante sustinet collo caput,
nunc se quieti reddit et, somni immemor,
370 noctem querelis ducit ; attolli jubet
iterumque poni corpus et solvi comas
rursusque fingi : semper impatiens sui
mutatur habitus. Nulla jam Cereris subit
cura aut salutis ; vadit incerto pede,
375 jam viribus defecta : non idem vigor,
non ora tinguens nitida purpureus rubor ;
populatur artus cura, jam gressus tremunt,
tenerque nitidi corporis cecidit decor.
Et qui ferebant signa Phoebeae facis
380 oculi nihil gentile nec patrium micant.
Lacrimae cadunt per ora et assiduo genae
rore irrigantur, qualiter Tauri jugis
tepido madescunt imbre percussae nives.
Sed en, patescunt regiae fastigia :
385 reclinis ipsa sedis auratae toro
solitos amictus mente non sana abnuit.</p> <p>Phaedra
Removete, famulae, purpura atque auro inlitas
vestes, procul sit muricis Tyrii rubor,
quae fila ramis ultimi Seres legunt :
390 brevis expeditos zona constringat sinus,
cervix monili vacua, nec niveus lapis
deducat auris, Indici donum maris ;
odore crinis sparsus Assyrio vacet.
Sic temere jactae colla perfundant comae
395 umerosque summos, cursibus motae citis
ventos sequantur. Laeva se pharetrae dabit,
hastile vibret dextra Thessalicum manus.
Talis severi mater Hippolyti fuit ;
qualis relictis frigidi Ponti plagis
400 egit catervas Atticum pulsans solum
Tanaitis aut Maeotis et nodo comas
coegit emitque, lunata latus
protecta pelta, talis in silvas ferar.</p> | <p>La nourrice
Nul espoir qu'un si grand mal puisse s'adoucir,
Ces flammes démentes n'auront pas de fin.
Elle est consumée d'une chaleur silencieuse et enfermée en elle,
Quoique cachée, sa folie furieuse est trahie par son visage ;
De ses yeux jaillit du feu et ses paupières lasses
Refusent la lumière ; son irrésolution rend ses goûts inconstants,
Et une douleur diffuse secoue ses membres de multiples secousses.
Tantôt, comme mourant, elle trébuche d'un pas sans force
Et soutient à peine sa tête sur son cou vacillant,
Tantôt elle s'abandonne au repos mais, oubliant le sommeil,
Passe la nuit en plaintes ; elle ordonne qu'on la lève,
Puis à nouveau qu'on la couche ; qu'on dénoue ses cheveux,
Puis qu'on les arrange à nouveau : sans cesse importune à elle-même,
Elle n'est qu'instabilité. Elle n'a plus de souci de sa nourriture
Ni de sa santé ; elle va d'un pas indécis,
Désormais vidée de ses forces : sa vigueur n'est plus la même,
Son visage n'a plus son éclat luisant de pourpre ;
La peine fait dans son corps des ravages, désormais ses pas tremblent,
Et le charme délicat de ce splendide corps s'en est allé.
Et ses yeux qui portaient les signes du flambeau de Phébus,
N'ont plus le brillant de sa race ni de ses ancêtres.
Des larmes coulent le long de son visage, et sans cesse ses joues
Sont baignées de leur rosée, comme sur les hauteurs du Taurus
Où les neiges fondent, frappées par la pluie tiède.
Mais voici que s'ouvrent les appartements royaux à l'étage :
Elle-même, étendue sur la couche d'un lit doré,
Refuse, dans sa démence, ses vêtements accoutumés.</p> <p>Phèdre
Ecartez, servantes, ces habits teints de pourpre et d'or,
Loin d'ici l'éclat du murex tyrien (= la pourpre),
Et les fils que les Sères lointains recueillent sur les branches (= la soie)
Qu'une étroite ceinture retienne lâchement ma tunique,
Que mon cou soit libre de collier, et que la pierre blanche (= la nacre)
Présent de la mer indienne, ne pende point de mes oreilles ;
Que ma chevelure répandue ne soit pas inondée de parfum assyrien.
Que mes cheveux, répandus au hasard, recouvrent mon cou
Et le haut de mes épaules, agités par la course rapide,
Qu'ils suivent les vents. Ma main gauche s'occupera du carquois,
La droite brandira la javeline thessalienne.
Telle fut la mère du sévère Hippolyte ;
C'est ainsi qu'ayant quitté les régions du glacial Pont Euxin,
Elle a emmené ses troupes fouler le sol de l'Attique,
La fille du Tanaïs ou du Palus Méotide, elle a retenu ses cheveux
Par un noeud et les a laissés flotter, ayant protégé son flanc
D'un bouclier échancré, ainsi je parcourrai les forêts.</p> |
|--|---|

1. Question de grammaire (15 points)

Dans les vers 387 à 392 ET 399 à 403, relevez directement sur la feuille du texte TOUS les mots à l'ablatif et déterminez leur fonction.

Vous choisirez ensuite dans cet ensemble UN exemple de CHACUNE des **principales valeurs de l'ablatif** : vous recopierez sur votre copie les citations ainsi choisies, vous les analyserez intégralement, et vous explicitez chaque fois la valeur de l'ablatif, de manière à proposer une synthèse des différents emplois de ce cas.

2. Commentaire de traductions (15 points)

*Talis severi mater Hippolyti fuit ;
qualis relictis frigidi Ponti plagis
egit catervas Atticum pulsans solum
Tanaitis aut Maeotis et nodo comas
coegit emitque, lunata latus
protecta pelta, talis in silvas ferar.*

1/ D'Hippolyte sévère
Telle jadis était la belliqueuse mère
Telle qu'elle fut vue, alors qu'ayant laissé
Et le bord fluctueux de la Tane cornue,
Elle est avec sa troupe en l'Attique venue :
Troupe que dextrement elle allait conduisant
Ayant d'un grand pavois, courbé comme un croissant,
Le flanc gauche couvert ; et sans être agencée,
D'un nœud seul sur le chef la tresse ramassée :
Telle, telle je veux des forêts traverser
L'effroyable épaisseur.

Jean Yeuwain, 1591

2/ Telle était la mère du rigide Hippolyte ; telle était cette fille du Tanaïs ou des Méotides, lorsque, sortant des climats glacés de l'Euxin, elle parut dans les champs de l'Attique, à la tête de ses guerrières redoutables. Ses cheveux, rattachés par un simple noeud, retombaient sur ses épaules ; et son flanc n'était défendu que par un bouclier en forme de croissant. C'est ainsi que je veux parcourir les forêts.

Nisard, 1855

3/ C'était le costume de la mère d'Hippolyte
La mère d'Hippolyte l'ascète
Elle était ainsi vêtue quand elle a quitté les rives glacées de la Caspienne et qu'elle vint faire résonner le sol de l'Attique sous le pas cadencé de ses bataillons
Comme une fille du Don
Comme une Amazone
Je porterai la queue de cheval
Et le bouclier échancré
Comme elle je me jetterai dans la forêt

Florence Dupont, 2004

Quelle traduction préférez-vous ? Justifiez votre réponse en précisant explicitement vos critères de traduction.

3. Questions de commentaire (30 points)

1/ Relevez la plupart des termes négatifs (négations, préfixes) dans la tirade de la nourrice. Pouvez-vous exploiter ce relevé pour définir ce qu'est le *furor* ?

2/ Jean Racine vous semble-t-il s'être inspiré plutôt de la tragédie grecque d'Euripide ou de celle, romaine, de Sénèque pour présenter l'état physique et mental de Phèdre dans sa tragédie de 1677 ? Vous lirez attentivement les deux documents suivants, et évidemment le texte de Sénèque sur lequel vous avez travaillé, pour répondre à cette question.

Euripide - *Hippolyte porte-couronne*, 429 avant JC - Premier épisode, scène 1

PHÈDRE - Soulevez mon corps, redressez ma tête languissante. Chères amies, mes membres affaiblis sont prêts à se dissoudre. Esclaves fidèles, soutenez mes mains défaillantes. Que ce vain ornement pèse à ma tête ! Détache-le ; laisse flotter mes cheveux sur mes épaules.

LA NOURRICE - Prends courage, ma fille, et n'agite pas péniblement ton corps. Tu supporteras plus facilement ton mal, avec du calme et une noble résolution. Souffrir est la condition nécessaire des mortels.

PHÈDRE - Hélas ! hélas ! que ne puis-je, au bord d'une source limpide, puiser une eau pure pour me désaltérer ! que ne puis-je, couchée à l'ombre des peupliers, me reposer sur une verte prairie !

LA NOURRICE - Que dis-tu, ma fille ? Ne parle pas ainsi devant la foule : ne tiens pas ces discours insensés.

PHÈDRE - Conduisez-moi sur la montagne ; je veux aller dans la forêt, à travers les pins, où les meutes cruelles poursuivent les bêtes sauvages et s'élancent sur les cerfs tachetés. O dieux ! que je voudrais animer les chiens par ma voix, approcher de ma blonde chevelure le javelot thessalien, et lancer le trait d'une main sûre !

LA NOURRICE - Ma fille, où s'égare ta pensée ? qu'a de commun la chasse avec ce qui te touche ? d'où te vient ce désir de claires fontaines, quand près du palais coule une source d'eau vive, où tu peux te désaltérer ?

PHÈDRE - Diane, souveraine de Limné, qui présides aux exercices équestres, que ne suis-je dans les plaines où tu règnes, occupée à dompter des coursiers vénètes !

LA NOURRICE - Pourquoi encore cette parole insensée qui vient de t'échapper ? Naguère tu t'élançais sur la montagne, poursuivant le plaisir de la chasse ; et maintenant c'est sur le sable du rivage que tu veux guider tes coursiers. Ah ! ma fille, c'est aux devins qu'il faut demander quel est le dieu qui agite et qui fait délirer ton esprit.

PHÈDRE - Malheureuse, qu'ai-je fait ? où ai-je laissé égarer ma raison ? je suis en proie au délire, un dieu malveillant m'y a plongée. Infortunée que je suis ! Chère nourrice, remets ce voile sur ma tête ; j'ai honte de ce que j'ai dit. Cache-moi ; des larmes s'échappent de mes yeux, et mon visage se couvre de honte. Le retour de ma raison est pour moi un supplice : le délire est un malheur sans doute ; mais il vaut mieux périr sans connaître son mal.

Jean Racine - *Phèdre*, 1677 - Acte I, scène 3

PHÈDRE.

N'allons point plus avant, demeurons, chère C enone.
Je ne me soutiens plus ; ma force m'abandonne :
Mes yeux sont éblouis du jour que je revoi,
Et mes genoux tremblants se dérobent sous moi.
Hélas ! *(Elle s'assied.)*

C ENONE.

Dieux tout-puissants, que nos pleurs vous apaisent !

PHÈDRE.

Que ces vains ornements, que ces voiles me pèsent !
Quelle importune main, en formant tous ces n euds,
A pris soin sur mon front d'assembler mes cheveux ?
Tout m'afflige, me nuit, et conspire   me nuire.

C ENONE.

Comme on voit tous ses v eux l'un l'autre se détruire !
Vous-même, condamnant vos injustes desseins,
Tantôt   vous parer vous excitiez nos mains ;
Vous-même, rappelant votre force première,
Vous vouliez vous montrer et revoir la lumière.
Vous la voyez, madame ; et, prête   vous cacher,
Vous ha issez le jour que vous veniez chercher !

PHÈDRE.

Noble et brillant auteur d'une triste famille,
Toi dont ma mère osait se vanter d'être fille,
Qui peut-être rougis du trouble où tu me vois,
Soleil, je te viens voir pour la dernière fois !

C ENONE.

Quoi ! vous ne perdrez point cette cruelle envie ?
Vous verrai-je toujours, renonçant   la vie,
Faire de votre mort les funestes apprêts ?

PHÈDRE.

Dieux ! que ne suis-je assise   l'ombre des forêts !
Quand pourrai-je, au travers d'une noble poussiere,
Suivre de l' eil un char fuyant dans la carrière ?

C ENONE.

Quoi, madame ?

PHÈDRE.

Insens ee ! où suis-je ? et qu'ai-je dit ?
Où laiss e-je égarer mes v eux et mon esprit ?
Je l'ai perdu : les dieux m'en ont ravi l'usage.
C enone, la rougeur me couvre le visage :
Je te laisse trop voir mes honteuses douleurs ;
Et mes yeux malgré moi se remplissent de pleurs.